

Fortifications du Rif

Patrice Cressier

Citer ce document / Cite this document :

Cressier Patrice. Fortifications du Rif. In: Castrum I. Habitats fortifiés et organisation de l'espace en Méditerranée médiévale. Table ronde tenue à Lyon les 4 et 5 mai 1982. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1983. pp. 45-55. (Travaux de la Maison de l'Orient, 4);

https://www.persee.fr/doc/mom_0766-0510_1983_act_4_1_1943

Fichier pdf généré le 02/05/2018

FORTIFICATIONS DU RIF

Patrice CRESSIER

1. Si de nombreuses études générales ou de détail se sont attachées aux sites médiévaux marocains, quelques régions du pays n'ont cependant jamais été abordées d'une façon systématique. Il en est ainsi du Rif qui est resté longtemps un blanc archéologique. La division du Maroc en deux protectorats, les événements politiques modernes et la pénétrabilité difficile du massif rifain ont prolongé cet état de fait jusqu'à une date récente. Il semblait cependant étonnant que cette façade offerte à la mer, par où se faisait une grande partie des échanges commerciaux et culturels entre deux rives de la Méditerranée ayant longtemps relevé d'une même civilisation, n'ait pas gardé la marque de son riche passé. Une prospection archéologique régionale a donc été entreprise (1) qui, par un inventaire aussi complet que possible des vestiges, pouvait aider à la reconstitution du passé historique et économique de la région, depuis l'implantation de l'Islam et la fondation du royaume de Nakûr, jusqu'aux temps modernes (2).

Nous nous bornerons dans les lignes qui suivent à présenter les premiers résultats de cette prospection, en nous limitant seulement aux structures défensives (fig.1). Nous essaierons au fur et à mesure de l'exposé d'effectuer les remarques qui s'imposent, d'ordres d'ailleurs divers, et de tirer les premières conclusions quant aux caractéristiques de la région rifaine.

2. Sites urbains. La prospection archéologique a confirmé sans équivoque la rareté des sites urbains du Rif. Mais elle a permis aussi d'ébaucher un schéma évolutif de cette urbanisation limitée. Pour l'époque islamique, l'on peut discerner une première phase, celle du Haut Moyen Age, correspondant pour notre zone d'étude à l'existence du royaume de Nakûr (710-1080) ; la majorité des centres urbains se trouve alors à l'intérieur des terres : la capitale, Nakûr, à une vingtaine de kilomètres de la mer, Couloué Djara, rapidement intégrée au royaume, à mi-chemin entre Kert et Moulouya. Seule Melilla, d'ailleurs excentrique, siège d'une

1. Cette prospection fut effectuée dans le cadre d'un doctorat de troisième cycle soutenu à Paris IV, et avec l'aide de la D.G.R.S.T. par l'obtention d'une bourse, du Ministère des Affaires Extérieures français, de la Mission Archéologique à Belyounech par son co-directeur Monsieur M. Terrasse et du Service de l'Archéologie Marocain par sa directrice Madame J. Hassar-Benslimane. Que tous soient ici remerciés.
2. Nous ne pourrions reprendre ici tout ce que les sources nous apprennent de l'histoire de ce royaume, de son rôle d'État-tampon entre le califat omeyyade de Cordoue et le califat fatimide d'Ifriqiya, puis de l'évolution de la région après sa destruction et de son rôle toujours plus grand de lien entre l'Andalousie musulmane et le Maghreb intérieur.

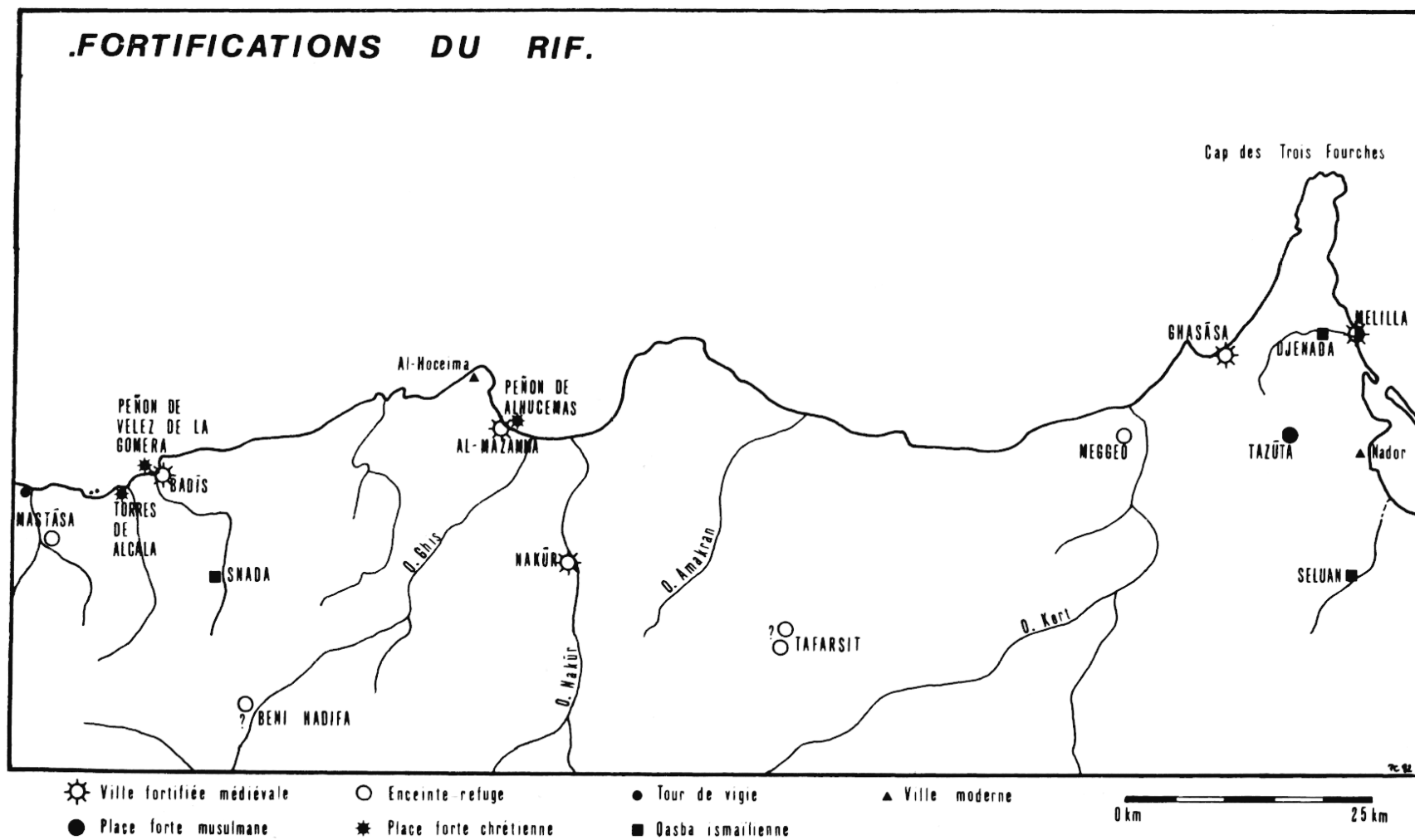
dynastie indépendante et lieu d'occupation humaine ancienne, s'élève au bord de la mer. Peu de choses est connu des fortifications de ces villes. On sait cependant que Nakûr, fondée entre 750 et 760 par Sa'îd Ibn Idrîs, troisième souverain de la dynastie, sur une éminence au bord de l'oued, fut pourvue d'une enceinte de brique, percée de quatre portes (3). La ville fut définitivement détruite au XI^{ème} siècle par les Almoravides. Quelques fouilles ont été pratiquées sur le site, dont les résultats n'ont jamais été réellement publiés (4). Bien que possédant mosquées, souks et bains, la ville devait garder de nombreux traits d'une grosse bourgade rurale et l'élément berbère devait être prédominant. Le site de Coulouê Djara n'a pas été identifié, al-Bakrî dit cependant qu'elle était fortifiée et presque imprenable au sommet d'une montagne (5). Enfin, les premières fortifications de Melilla auraient été construites par Abd al-Rahmân III lorsqu'il conquist la ville en 926-927 (6).

Avec l'époque almoravide les villes de l'intérieur sont prises et détruites. Les ports qui jusqu'alors n'avaient été que simples rades foraines (Kert, Ghasâsa ?) ou, au mieux, de petites agglomérations rurales (Badîs), se développent et prennent le titre de ville, tel al-Mazamma se substituant à Nakûr, mais rien n'est connu de leur organisation intérieure à cette époque.

Il faut attendre semble-t-il la dynastie almohade pour que, en 1204, les ports du Rif soient systématiquement fortifiés (7). Ce sont, pour la zone qui occupe, Badîs, al-Mazamma, Ghasâsa et Melilla.

Ce développement de l'urbanisation de la côte verra son aboutissement et son expansion majeure sous la dynastie mérinide. Les villes portuaires acquièrent définitivement un rôle essentiel dans le commerce entre le Maghreb intérieur, l'Espagne, l'Italie et même le Moyen-Orient (8). C'est dans ce dernier état que ces villes nous sont parvenues, ruinées, après l'implantation espagnole aux points-clés de la côte à partir de la fin du XV^{ème} siècle. De leurs enceintes et de leur systèmes de défense, peu est accessible à l'observation archéologique ; ceux de Melilla ont subi une totale transformation après la prise de la ville par l'Espagne en 1497, ceux d'al-Mazamma sont masqués par des dunes et les installations d'un club de vacances (9), ceux de Ghasâsa, dégagés en partie pour une étude archéologique très succincte (10) sont à nouveau ensevelis. A badîs, pourtant, un tronçon du rempart est encore visible, fait de pisé monté en coffrage sur base de moellons et

3. Abû Ubayd AL-BAKRI, *Kitâb al-Mughrîb fî dîkr bilâd Ifriqiya wa-l-Maghrib*, éd. et trad. revues et corrigées par DE SLANE, *Description de l'Afrique Septentrionale*, Paris, 1965. Voir pp. 182-183.
4. A. SANCHEZ PEREZ, «El reino rifeno de Nekor», *Africa*, 11, 1942, pp. 26-30. A. MEKINASI, «Reconocimientos arqueológicos en el Rif», *Tamuda*, VII, 1959, pp. 156-158.
5. AL-BAKRI, op. cit., 1965, p. 178.
6. AL-BAKRI, op. cit., p. 178.
7. IBN ABI ZAR, *Kitâb al-Anis al mutribbi Rawd al-Qirtâs fî akhbâr mulûk al-Maghrib wa ta rî Madînat Fâs*, trad. par A. BEAUMIER, *Histoire des souverains du Maghreb et Annales de la ville de Fes*, Paris, 1860. Voir p. 167.
8. Voir par exemple, Ch. E. DUFOURQ, *L'Espagne catalane et le Maghreb aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles*, Paris, 1966.
9. Mais quelques photographies en sont présentées dans C. COON, *Tribes of the Rif*, *Harvard African Studies*, 9, 1931.
10. R. FERNANDEZ DE CASTRO Y PEDRERA, *Historia y exploracion de las ruinas de Cazaza, Villa del antiguo reino de Fez, emplazada en la costa occidental de la peninsula de Tres Forcas*, Larache, 1943.



pourvu d'une tour polygonale. L'utilisation du pisé est également assurée à al-Mazamma et Ghasâsa, mais pour cette dernière les tours étaient quadrangulaires. En somme, tous ces caractères ne diffèrent pas de ceux d'autres villes marocaines ou espagnoles de même époque ; comme dans celles-ci, il est vraisemblable que la partie haute du site était occupée par une *qasba*. A Badîs la topographie particulière en a sans doute fait la forteresse dominant toute la vallée et séparée de la ville par un abrupt accentué. Remarquons enfin que toute la ville n'était pas enfermée dans les remparts mais que des quartiers extérieurs sont attestés par les vestiges subsistant à Badîs et à Ghasâsa.

3. Sites ruraux. L'habitat rural est caractérisé dans le Rif par sa grande dispersion, la rareté jusqu'à une époque toute récente de bourgades de taille notable, sauf à considérer conjointement certains groupes de hameaux (Tafarsit par exemple). Les conditions géographiques (terroirs exploitables morcelés, approvisionnement en eau, etc...) ont favorisé cet état de fait. Les *souqs* de tribus eux-mêmes ne s'accompagnent généralement pas d'une quelconque agglomération.

Nous avons rencontré peu de villages dépeuplés autres que récents dans l'intérieur des terres, mais l'enquête est loin d'être exhaustive et surtout de nombreux indices laissent supposer une extrême stabilité des points d'implantation humaine, tandis que la persistance des formes architecturales et des objets manufacturés reste très grande. Sur les côtes, un type particulier d'implantation est celui des petites agglomérations d'embouchures, versions rurales des grands ports, où les activités agricoles (dont certaines infrastructures ont pu être conservées) devaient être associées à la pêche et au commerce (Mastâsa, Torres de Alcala, Busicur, etc...). On y trouve une céramique tournée à glaçure, généralement absente des sites de l'arrière-pays. Toutes les bourgades rencontrées, dépeuplées ou non, sont ouvertes. Seules les villes ont donc été pourvues d'une enceinte.

Nous avons pu localiser par contre quelques forteresses-refuges liées à un groupe d'habitat ancien. A Mastâsa par exemple, une rudimentaire enceinte de mauvais pisé, presque totalement détruite, sans tour, couronne la hauteur surplombant le hameau principal. Le matériel archéologique associé est inexistant. La ville ancienne de Meggeo, mentionnée par J. L. L'Africain (11), n'était sans doute qu'un groupe de hameaux dominant à l'ouest Kert, associés au sud à une enceinte refuge de pierre sèche, elliptique, de 160 mètres de diamètre environ, sans tour et présentant à l'intérieur quelques rares constructions (12). D'autres exemples de ces forteresses de tribus, ou plutôt de fractions de tribus, sont peut-être à retrouver dans les vestiges décrits à Beni Hafida (13), dans la proche région de Tafarsit (14), ou, hors de notre zone, près de Ketama (15). Enfin la forteresse de Nasaft à laquelle al-Bakrî fait allusion à plusieurs reprises était peut-être de même nature (16).

11. J. L. L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, trad. A. EPAULARD, Paris, 1956, p. 292.

12. La description de C. MORAN BARDON, dans «Antiguas poblaciones del Rif», *Archivos del Instituto de Estudios Africanos*, 10, 1949, pp. 35-56 (voir p. 54 et fig. 19) est tout à fait erronée, l'auteur n'ayant sans doute pas visité le site.

13. C. MORAN BARDON, op. cit., 1949, p. 41 et Réponses au questionnaire archéologique de 1948, inédit.

14. Réponses au questionnaire archéologique de 1948, inédit.

15. C. MORAN BARDON, op. cit., 1949, p. 45.

16. Al-Bakrî, op. cit., 1965, pp. 190 et 195.

Même si la prospection archéologique est loin d'être terminée dans la zone considérée, un certain nombre de remarques s'impose : d'abord la relative rareté de ce type de structures fortifiées par rapport à d'autres zones comparables comme la région d'Oujda (17). Cette rareté est d'ailleurs peu compatible avec le caractère belliqueux traditionnellement attribué aux tribus rifaines et à la multiplicité des luttes qui s'en seraient suivies. La seconde construction est le grand archaïsme des formes qui fait que les rares enceintes retrouvées sont difficilement datables (18). Les matériaux sont identiques à ceux utilisés pour l'habitat, pisé pauvre en chaux, pierre sèche, etc... L'enceinte suit les courbes de niveau, sans présenter de tour ni de porte complexe. On est alors loin des enceintes décrites dans la région de Valence par exemple, en Espagne musulmane (19), et l'on retrouve une confirmation supplémentaire du poids des traditions locales purement berbères en milieu rural.

4. Forteresses isolées. Sous cette appellation nous rangerons les structures fortifiées qui ne participent pas à la défense directe d'une ville ou d'une agglomération rurale mais sont le résultat d'une intervention extérieure, voire étrangère et hostile à la vie de la région dans le cas des places fortes espagnoles.

a. Tazûta. La forteresse est citée pour la première fois par Ibn Khaldûn (20). Cet auteur en fait une fondation des Mérinides lors de leur conquête du Maroc. C'est là qu'ils déposent leur trésor avant la victoire décisive qu'ils remportent, au sud de l'oued Nakûr, en 1213-1214 sur les Almohades. Très vite elle leur sert aussi à maintenir les Wattasides auquel le gouvernement du Rif avait été confié. A la suite d'une révolte Abû Ya qûb est amené à la démanteler en 1293. Tazûta revit éphémèrement à la suite de la conquête de Ghasâsa en 1506 par les Espagnols et est l'une des têtes de pont de la lutte d'incursions qui est menée contre ces derniers et ceux de Melilla. Une garnison y est encore entretenue en 1570.

Établie sur une haute table rocheuse à 650 mètres d'altitude, la forteresse de Tazûta paraît très primitive dans sa conception puisqu'elle ne constitue en réalité qu'un simple éperon barré par un rempart rectiligne, flanqué il est vrai de tours pleines, et aujourd'hui très ruiné (21), tout à fait comparable aux exemples du Dir du Ras Asfour (22). La défense était laissée aux seuls abrupts rocheux, renforcés aux rares points plus vulnérables. Des fortifications espagnoles récentes puis l'implantation d'une pinède masquent l'organisation interne de la forteresse, mais il est certain que des bâtiments nombreux y ont existé. Ils ne semblent pourtant pas correspondre à une ville au sens strict tel que l'entendait J. L. L'Africain (23). Ainsi Tazûta, avant les *qasbas* ismaïliennes, est la seule forteresse attribuable

17. J. MARION, «Les ruines anciennes de la région d'Oujda (Dir du Ras Asfour)», *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, II, 1957, pp. 117-173.
18. Tout comme celles de la région d'Oujda, J. MARION, op. cit., 1957.
19. A. BAZZANA, «Premiers éléments d'une carte archéologique du Sharq al-Andalus», *Archéologie Médiévale*, X, 1980, pp. 309-331.
20. Abd al-Rahmân IBN KHALDUN, *Kitâb al-Ibar*, trad. par DE SLANE, *Histoire des Berbères*, Paris, 1978, t. IV, pp. 29, 132, et 134-136.
21. Une description plus ancienne et différente de la nôtre est donnée par A. GHIRELLI, «Estudios Marroquies «Tazuda» : Apuntes historicos sobre las ruinas de Tazuda», *Africa*, avril 1930, pp. 81-83 et *Africa*, mai 1930, pp. 111-112.
22. J. MARION, op. cit., 1957, en particulier site n° 130, Gada Mahmoud (pl. 1).
23. J. L. L'AFRICAIN, op. cit., 1956, p. 291.

à une dynastie. Il est en effet remarquable de constater que dans le Rif nous n'avons pu mettre en évidence ni place forte almoravide, ni almohade, si particulières et connues dans d'autres régions du Maroc. La ligne de forteresses almoravides dont Amergo (24) pouvait être la clé, devait donc bien s'étendre plus au sud, sur le piémont, abandonnant ainsi déjà le Rif aux visées almohades, dans l'esprit de la ligne bordant l'Atlas (25). De même aucun *ribat* almohade, comme ceux étudiés sur la côte atlantique (26), qu'ils aient été défensifs ou destinés à servir de tête de pont à la lutte en Espagne, n'a été retrouvé le long des côtes rifaines. Sans doute leur rôle était en partie joué par les grands ports. Finalement, malgré son architecture nettement archaïque, Tazûta concourt à montrer l'importance acquise par le Rif à l'époque mérinide. La parenté des Banu Marin avec certaines tribus rifaines ayant eu son importance, de ses débuts à sa lente agonie, la dynastie aura fait du Rif son bastion. Sans doute n'est-ce pas ainsi un hasard si Ghasâsa, voisine, prend son essor véritable à cette époque.

b. Forteresses espagnoles.

. Penon de Vélez de la Gomera et Penon de Alhucemas. Après la chute du royaume de Grenade, la Reconquête chrétienne fut tentée de se prolonger jusqu'au Maghreb même, ou du moins jusqu'à ses côtes septentrionales. La richesse des villes portuaires qui s'y échelonnaient et le désir de main-mise sur le commerce pratiqué n'en étaient sans doute pas les moindres des motivations. Après que Melilla fut prise en 1497, puis Ghasâsa en 1506, les Espagnols s'emparèrent en 1508 de l'îlot situé face à la ville de Badîs et où existait déjà une forteresse. Repris par les Marocains en 1522 celui-ci sera définitivement occupé par l'Espagne en 1564, ce qui entraîna la mort de la ville dont il commandait l'accès maritime. Un processus identique quoique présentant moins de rebondissements eut lieu pour la prise du Penon de Alhucemas en 1673 face à la ville d'al-Mazamma (27). Les deux îles, toujours zones militaires de souveraineté espagnole, n'ont pu bien entendu faire l'objet de la moindre étude archéologique ou architecturale de notre part. On sait cependant que les fortifications du Penon de Vélez de la Gomera ne furent vraiment terminées qu'au XVIII^{ème} siècle (28) et que les transformations modernes et contemporaines n'ont pas manqué.

. Torres de Alcala (fig. 2). A Torres de Alcala, à quatre kilomètres à l'ouest de Badîs et du Penon de Vélez, une petite forteresse s'élève au sommet de l'éminence dominant la baie. Son plan est trapézoïdal ; une porte d'accès simple perce la courtine à l'est. Les tours sont rondes et la construction est en pisé monté en cofrage sur base de moellon. Aucun auteur moderne ne s'est intéressé à ce fort qui

24. H. TERRASSE, «La forteresse almoravide d'Amergo», *Al-Andalus*, XVIII, 1953, pp. 389-400.

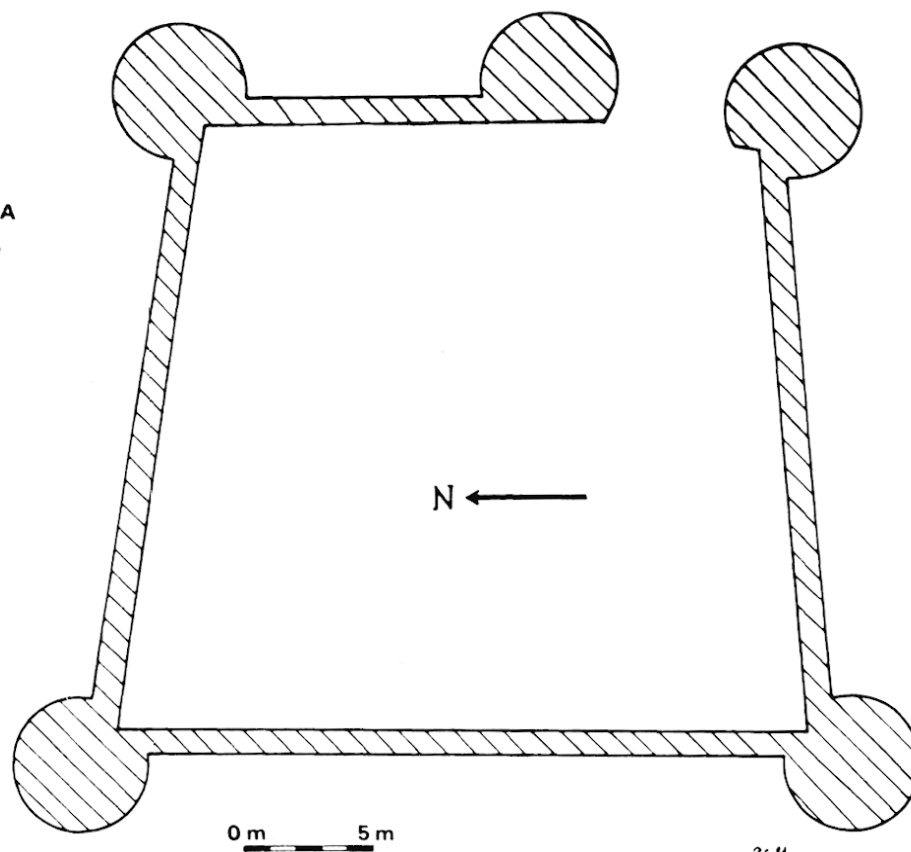
25. Voir par exemple, Ch. ALLAIN et J. MEUNIE, «Recherches archéologiques au Tasghimout des Mesfioua», *Hesperis*, XXXVIII, 1951, pp. 381-405, H. BASSET et H. TERRASSE, «Sanctuaires et forteresses almohades, Le Tasghimout», *Hesperis*, VII, 1927, pp. 157-171, etc...

26. Voir par exemple, R. THOUVENOT, «Une forteresse musulmane sur l'oued Yquem», *Hesperis*, XVI, 1932, pp. 127-135 ; R. THOUVENOT, «Une forteresse almohade près de Rabat : Dchîra», *Hesperis*, XVII, 1932, pp. 59-88 ; H. BASSET et H. TERRASSE, «Sanctuaires et forteresses almohades, le ribât de Tit», *Hesperis*, VII, 1927, pp. 117-156 ; etc...

27. Il y eut une tentative, pacifique, française préalable en 1666. Voir R. FRÉJUS, *Relation d'un voyage fait dans la Mauritanie en Afrique par le Sieur Roland Fréjus ... en l'année 1666, vers le Roy de Tafilet Muley Arxid*, Paris, 1670.

28. D. BACAICOA ARNAIZ, «El Penon de Vélez de la Gomera en 1791», *Tamuda*, III, 1955, pp. 173-195.

TORRES DE ALCALA
plan de la forteresse



constitue pourtant l'un des sites les plus spectaculaires de la côte (29). Même s'il est possible qu'elle ait occupé l'emplacement de fortifications musulmanes antérieures (30), la forteresse d'Alcala est certainement de construction chrétienne : aucun de ses caractères ne correspond à ce que l'on sait par ailleurs de l'architecture militaire marocaine. J. L. L'Africain, décrivant pourtant précisément la région, ne la mentionne pas. Elle apparaît, par contre, un peu plus tard sur un document cartographique espagnol daté de 1565 (31). Elle aurait donc été élevée entre 1515 environ et 1565. La confirmation est apportée par J. M. de Osorio Fernandez Vaina, commandant la place du Penon de Vélez, qui écrit en 1791 que la forteresse de Torres de Alcala fut construite par les Espagnols aux temps du débarquement en vue de la prise du Penon, par le vice-roi de Catalogne Don Garcia de Tolède, en 1564, et que depuis elle n'avait plus été utilisée par les Marocains (32). Remarquons d'ailleurs qu'elle se situe à la limite des zones de partage que s'attribuaient Portugais et Espagnols par le traité de 1508 entre le roi Don Manuel et la reine Jeanne de Castille (33). Ainsi, Torres de Alcala paraît bien une construction

29. Même si certains le mentionnent, comme C. MORAN BARDON, op. cit., 1949, p. 42.

30. Le site est appelé Qal at Sanhaga par AL-BADISI : Abd al-Haqq al-Bâdisî, *Al Maqsad al Charif wa-l-marza' al-latîf fî dîkr sulabâ' al-Rîf*, trad. par G.S. COLIN, *Vie des Saints du Rif*, Paris, 1926, p. 94.

31. Document publié dans *Africa*, juillet 1930, p. 165.

32. D. BACAICOA ARNAIZ, op. cit., 1955, p. 192.

33. DAMIAO DE GOIS, *Les Portugais au Maroc de 1495 à 1521* (extr. de *Chron. du Roy du Portugal*), trad. R. RICARD, Rabat, 1937, pp. 203-212.

implantée par force dans un environnement qui lui est étranger. Son occupation, d'ailleurs brève, a sans doute entraîné l'abandon de la petite agglomération rurale qui existait sur les pentes de la colline et dont les vestiges subsistent encore. Enfin, la rapidité nécessaire de sa construction explique la grande simplicité des partis adoptés, tant sur le plan que dans les matériaux.

. Ghasâsa et Melilla. Pour mémoire, nous rappellerons, à propos des places-fortes espagnoles, les transformations appliquées à l'enceinte de Ghasâsa durant sa brève occupation (1506-1532), ainsi bien sûr que la citadelle de Melilla qui paraît avoir totalement masqué les éléments d'époque musulmane. Mais nous sommes là dans ce domaine des enceintes des villes, déjà évoquées.

Il convient, pour finir, de souligner que l'activité agressive de l'Espagne n'a ainsi épargné aucune des grandes villes du Rif. Lorsque celles-ci n'étaient pas prises, une place-forte maritime suffisait à en bloquer l'accès (dans l'attente d'une conquête ultérieure ?). Le succès ne fut bien entendu qu'apparent. Le résultat fut l'asphyxie irrémédiable des côtes, tandis que la chaîne du Rif reprenant son rôle de frontière naturelle, le Maroc se fermait au nord. Ne pouvant même pas empêcher les activités de piraterie et voyant mourir les courants commerciaux sud-nord, l'Espagne obtint ainsi un résultat aussi pitoyable que la conséquence économique fut dramatique pour le Maroc.

c. *Qasbas ismailiennes* (34) : *Snada* (fig. 3), *Djenada* et *Seluan*.

Beaucoup plus tardives que les différents monuments dont nous avons jusqu'à présent traité, les *qasba-s* construites par Moulay Ismaïl n'en sont pas moins les éléments fortifiés les plus marquants de la région et surtout les plus caractéristiques de l'évolution que celle-ci a subi dès après la fin du Moyen-Age.

Si une seule des forteresses, Seluan, est datée par une mention qu'en fait al-Zayyâni (35), leurs similitudes tant architecturales que d'implantation, ne laissent pas de doute sur leur datation commune de la fin du XVII^e siècle (36). Il s'agit dans les trois cas de vastes enceintes quadrangulaires (37), élevées en pisé, flanquées de tours barlongues et pourvues d'une seule porte d'accès simple. Des bâtiments intérieurs, attestés à Snada, ont vraisemblablement existé dans chacune. Toutes trois sont aussi situées à quelque distance de la mer (38), auprès d'un petit oued côtier, ce qui leur permet, caractère essentiel de leur position, de commander l'accès aux places-fortes espagnoles du Penon de Vélez de la Gomera et de Melilla. La fonction des *qasba-s* ismailiennes du Rif a été complexe. Elles furent apparemment le siège du représentant du pouvoir central dans la région (39), et cela jusqu'à une époque récente (40). Elles furent aussi des forteresses desti-

34. On trouvera une étude plus détaillée de ces *qasba-s* dans P. CRESSIER, «Structures défensives et fortifiées du Rif, I : Les *qasba-s* ismailiennes», *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, 14, à paraître.

35. Abû al-Qâsim Ibn Ahmad AL-ZAYYANI, *Al-Turjuman al-Mu rib*, éd. et trad. partielles par O. HOU-DAS, *Le Maroc de 1631 à 1812*, Paris, 1886, p. 34.

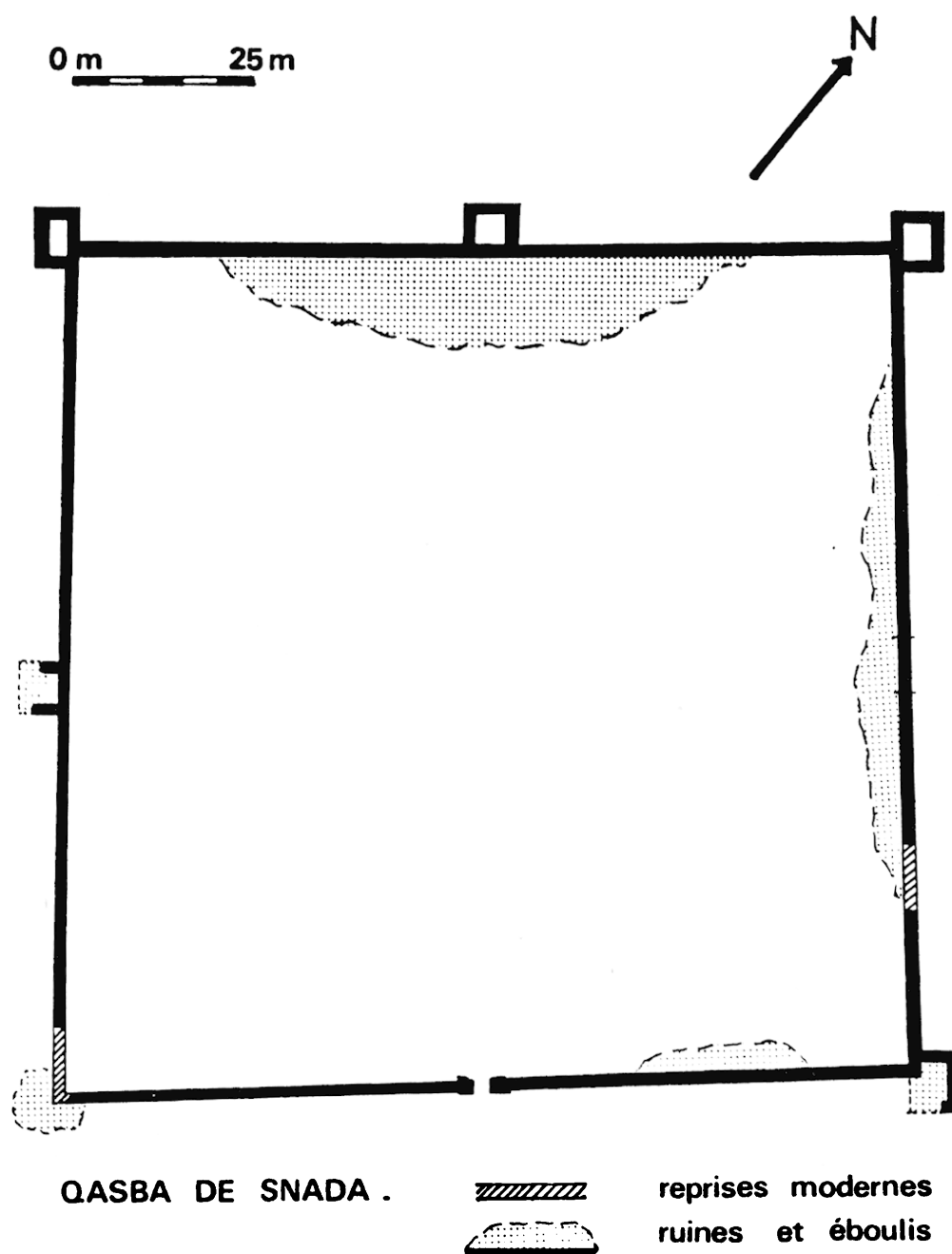
36. Une bonne vision générale sur les *qasba-s* de Moulay Ismaïl est donnée par M. BARRUCAND, «Remarques sur l'Architecture militaire alaouite au Maroc», *R.E.I.*, à paraître.

37. Les côtés sont de 190 mètres environ à Seluan, 120 mètres à Snada et 90 mètres à Djenada ; le nombre de tours étant respectivement 10, 3 et 2 par côté.

38. Snada 12 kilomètres, Djenada 4 kilomètres et Seluan 10 kilomètres.

39. Snada semble reconnue en 1791 comme le siège du représentant local du pouvoir marocain (D. BA-CAICOA ARNAIZ, op. cit., 1955).

40. E. MICHAUX-BELLAIRE, *Le Rif*, Rabat, 1925, p. 24.



nées à marquer la présence de ce pouvoir face à de toujours possibles insurrections des tribus rifaines, souvent indisciplinées (41), bien que cette insubordination ne doive pas être exagérée. Mais leur rôle principal, et leur position géographique le confirme clairement, était la surveillance des territoires occupés par l'Espagne. Leurs garnisons pouvaient s'opposer à d'éventuelles incursions, même si en cas de conflit important il convenait de renforcer l'effectif ordinaire. Paradoxalement pourtant, la force des *qasba-s* devait être toute relative : elles étaient, en effet, implantées en terrain plat et découvert, et leur mode de construction était aussi peu élaboré que leur système défensif était élémentaire et en régression cer-

41. AL-ZAYYANI, op. cit., 1886, pp. 142, 183, 190 et 194.

taine par rapport à certaines forteresses saadiennes connues par ailleurs au Maroc. Elles n'en ont pas moins joué un rôle d'intimidation évident.

d. Tour de vigie (42).

Nous signalerons, pour terminer, une structure bien connue ailleurs, tant au Maroc qu'en Espagne, puisqu'il s'agit d'une tour de vigie ou *atalaya*, qui s'élève sur la rive ouest de l'embouchure de l'oued Mastâsa. Très ruinée, elle ne présente plus qu'un tambour cylindrique de 5,30 mètres de diamètre environ en maçonnerie pleine, de moellons et mortier.

Si cette tour est unique dans notre zone d'étude, huit autres au moins ont pu être localisées à l'ouest, jusqu'à Cabo Negro, régulièrement espacées de 11 kilomètres environ (43). Nous avons là un nouvel indice de la différence ayant existé entre la zone des Jbala-Ghomara et le Rif proprement dit, depuis le Haut Moyen-Age où la première formait le «royaume idrisside du Rif» et la seconde le royaume de Nakûr, jusqu'à l'époque du partage des influences sur la côte marocaine, l'une étant attribuée à l'Espagne et l'autre au Portugal.

Quant à la date de construction des tours, s'il est certain qu'elle doit correspondre à une période d'insécurité des côtes, elle est difficile à préciser. Le *Musnad* rend bien compte d'une campagne de fortification de ces côtes entreprise par Abû al-Hasân (44), mais ce type de construction ne rappelle en rien l'époque mérinide, tandis que la présence de pièces de bois prises dans la maçonnerie et bien conservées malgré la mauvaise exposition en bord de mer peut laisser supposer une date plus tardive. Plusieurs hypothèses, non exclusives, sont alors à retenir : défense contre les incursions chrétiennes, défense contre les activités de piraterie, etc...

5. Conclusions. En guise de conclusion nous ne ferons que reprendre rapidement les principales remarques effectuées au cours des lignes précédentes.

Nous rappellerons ainsi le petit nombre de villes s'étant jamais développées dans le Rif, leur implantation grandement guidée par les contraintes naturelles, et le phénomène d'alternance côte/arrière-pays qui y a présidé, privilégiant la première de la fin du Haut Moyen-Age au XV^{ème} siècle.

Un contraste important a existé entre ces villes et les campagnes environnantes malgré les liens étroits qui les unissaient et dont le matériel archéologique rend compte. Les éléments d'architecture militaire dans l'un et l'autre domaine sont particulièrement révélateurs : seules les villes présentent des exemples d'une architecture défensive élaborée ; l'intérieur du pays s'en tient à des formules traditionnelles d'un archaïsme certain, celui-ci se retrouvant jusque dans les fondations liées à une dynastie comme la forteresse mérinide de Tazûta. Dans l'état actuel de la prospection les structures défensives liées à l'habitat rural paraissent d'ailleurs relativement plus rares qu'en d'autres zones, même septentrionales, du Maroc.

42. On trouvera une étude plus détaillée de la tour de Mastâsa et de la répartition de ce type de structures le long de la côte *ghomara* dans P. CRESSIER, «Structures défensives et fortifiées du Rif, II : la tour de vigie de Mastâsa», *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, 14, à paraître.

43. Voir, pour une partie d'entre elles seulement, C. PEREDA ROIG, «Itinerarios arqueológicos de Gomara la costa», *1er Congreso arqueológico del Marruecos español*, 22-26 juin 1953, Tetuan, 1954, pp. 443-460.

44. IBN MARZUQ, *El Musnad : Hechos memorables de Abu-l-Hasan sultan de los Benimerines*, trad. por Maria J. VIGUERA, Madrid, 1977, p. 330.

Enfin, et surtout, le mode d'occupation humaine de la région paraît transformé radicalement à la suite de l'implantation espagnole sur les côtes, consacrant la mort de celles-ci. Il ne subsiste plus, jusqu'au premier quart du XX^{ème} siècle, qu'une vie rurale à l'intérieur du massif montagneux où de petites agglomérations peuvent constituer sans jamais atteindre le rang de ville, et une vie marginale sur certains points de la côte. La position des forteresses espagnoles ou marocaines construites aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles rend compte très clairement de cette situation, en particulier les *qasba-s* construites par Moulay Ismaïl qui constituent le seul réel programme architectural à l'échelle de la région depuis la campagne de fortification des ports du Rif à l'époque almohade.

Ainsi la prospection archéologique aboutit-elle à de premiers résultats et offre-t-elle une première vision globale de la zone étudiée. Elle demande pourtant à être complétée et appelle surtout aux comparaisons avec d'autres régions voisines, géographiquement semblables, mais dont le peuplement et l'évolution historique ont pu être distincts.

Casa de Velazquez